

Journal de vacances

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **32 (1964)**

Heft 7

PDF erstellt am: **01.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-568735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

qu'un chrétien admirable, bien que trop étroit, admettait qu'en lui, il sentait vivre deux hommes...

— A mon tour de vous interrompre, Socrate; le censeur réunirait en lui la rigidité du moraliste et l'appétit d'une femme avide. Il vitupère chez autrui ce qu'il affectionne pour lui. Voilà ce qui lui est mis à charge.

— Ne savez-vous pas que l'on nuit à une cause en la défendant sans délicatesse ?

— L'auteur rudoie terriblement le censeur, c'est vrai, mais il veut remettre en place un homme qui aurait dû penser à soi-même plutôt que de critiquer les «Amitiés particulières».

— Le monde dont vous m'entretenez, Platon, me paraît encore esclave d'une barbarie dont notre vie n'avait pas le moindre pressentiment, celle des tabous dégradants. Vous m'aviez pourtant prétendu que l'amour des uns pour les autres serait érigé en religion depuis lors. Croyez-moi, Platon, il faudra revoir cela. Vous surtout qui avez enseigné à l'humanité que l'aristocratie de l'esprit, la seule vraie, réside dans la modération de la pensée...

Pressé par la flamme impitoyable de ses fusées porteuses, le satellite dut quitter l'Empyrée à ce moment-là. Notre reporter s'en excuse platement auprès de ses amis lecteurs. Nous ajouterons pour le consoler, ce reporter, que, selon l'habitude de Socrate, le dialogue a dû se poursuivre dans un univers nettement lumineux.

p.c.c. Limargue

Journal de vacances

par R. Gérard

Lundi soir.

Première journée de séparation entre Jean et moi. Quelle stupidité de devoir ainsi couper ces jolies vacances italiennes ! Nous sommes de ces rares amis sur qui les vacances n'ont pas le pouvoir de rompre l'harmonie d'une intimité quotidienne. Mais la sœur de Jean, qui est sa seule famille et vit en Amérique, vient d'arriver à Venise pour y passer une semaine et, le sachant en Italie, l'a invité à la rejoindre. Jean a le sens de la famille, de la tendresse pour sa sœur, — évidemment, il ne l'a pas vue depuis cinq ans ! —, alors il est parti pour Venise. Pas question de m'emmener, la sœur est, paraît-il, du genre puritain. Je suis le plus gentil et le plus présentable des amis, sans doute, mais j'ai été le premier à désirer ne pas m'exposer aux critiques et sous-entendus de ma chère belle-sœur. Je me connais, cela aurait mal fini ! Alors, Jean m'a quitté ce matin, — nous étions à Florence que j'adore, que nous adorons —, et moi j'ai pris une heure plus tard le train pour ce village perdu de la côte méditerranéenne où je vais attendre dans un demi-sommeil la fin de cette semaine. J'écris cela sur un ton de mauvaise humeur mais, au fond, je ne suis pas mécontent. Il est délicat d'expliquer pourquoi... c'est que Jean, — oh ! mon Jeannot, je ne te le reproche pas ! — a un tempéramment assez... exigeant. Et comme j'ai le même ! Quand ce n'est pas lui, c'est moi qui commence. Bref, le climat italien aidant, je suis tout à fait épuisé et j'accueille comme une bénédiction ces quelques

jours de repos total. Je n'avais nulle envie de rester seul à Florence. Jeannot fronçait le sourcil —, j'aime bien quand il fait cela ! —, à l'idée des tentations semées là sous les pas de l'innocent touriste que je suis; et moi, à cause du besoin de repos dont je viens de donner la raison, je craignais également ces irrésistibles tentations.

Le hasard d'une conversation entendue à l'hôtel nous a appris l'existence de Ponteporto : «Un trou, ma chère, il n'y a qu'une auberge, trois familles de touristes, des Allemands, bien sûr ! une plage déserte et une solitude effrayante !». Ce ton d'horreur m'a donné une furieuse envie de passer à Ponteporto ce que je nomme mélodramatiquement mon temps d'exil.

M'y voici. Arrivé en fin d'après-midi par un de ces trains dits rapides et que je crois bâtards d'un escargot et d'une brouette, j'ai constaté aussitôt la véracité du tableau. Il faut dire que le paysage est admirable, l'auberge rustique mais charmante, dominant une anse de mer bleue, quelques villas blanches, entre des bois de pins et d'eucalyptus; mais enfin c'est le désert; le silence est à peine troublé par quelques : «Ach so !», quelques : «Danke schön», et le bruit des vagues sur le sable. Une solitude effrayante ! Ouf ! Juste ce qu'il me faut. Ah ! quand-même, mes bagages ont été sortis du taxi par un garçon d'une telle beauté que j'en ai eu le souffle coupé. C'est le fils des aubergistes, il a environ vingt ans, il se nomme Géronimo. Ce soir, il a mis une veste blanche pour servir à table... assez maladroitement. Bah ! que puis-je craindre pour ma vertu de ce trop beau sauvage ? Ce n'est pas ici qu'il aurait appris les jeux que l'Italie réserve traditionnellement à ses touristes. Et puis que m'importe ? Je vais poser un baiser sur mon oreiller en le baptisant Jean, et puis dormir, dormir... Et surtout, qu'on ne me parle pas de faire l'amour !

*

Mardi soir.

Ah ! elle est belle, ma promesse ! Tombée à l'eau, c'est le cas de le dire. Ça m'apprendra à me mêler de prendre des résolutions. Et pourtant, la journée avait commencé dans un climat d'innocence paradisiaque. J'ai somnolé toute la matinée sur la plage de l'hôtel —, pas très propre et assez caillouteuse —, j'avais consciencieusement évité de regarder avec concupiscence le trop beau Géronimo, j'avais fait une sieste dans ma chambre. Pas folichons mes colocataires à l'hôtel, tant mieux ! Sauf un Anglais accompagné de sa femme qui m'a salué, elle qui a dû être jolie, lui qui est encore très bien. Passons ! Et puis, au milieu de l'après-midi, je me suis rendu à l'épicerie-boulangerie-journaux-souvenirs-bureau de poste-et centre du village, afin d'y moissonner toutes les cartes et vues locales à l'intention de mon Jean. Il y avait là, tandis que j'en feuilletais la pauvre collection, un petit Allemand qui n'arrivait pas à s'expliquer avec l'énorme et placide tenancière de l'échoppe. J'aurais bien voulu lui venir en aide mais, si je peux me débrouiller en italien je ne connais pas un mot d'allemand. Dommage ! le garçon était sympathique, très jeune, rose comme un bébé mais bien balancé, et ses cuisses brunes, dorées d'un très blond duvet, étaient diablement appétissantes. Soudain, je me cogne dans une chaise, je dis : merde!... bien entendu... et le

garçon se précipite vers moi : « Ah ! monsieur, vous êtes Français ! Moi je parle un peu français, mais pas italien. Pouvez-vous m'aider à m'entendre avec cette dame ? ». Alors voilà, j'ai aidé le blondinet dans ses emplettes et nous nous sommes retrouvés dans la rue. Il m'a expliqué qu'il campe avec un ami, — tiens, tiens ! —, dans les environs, qu'il est venu à bicyclette, m'a demandé où j'allais de ce pas. Quand je lui ai répondu : à la plage, il a fait la moue : « Oh ! pas ici, ce n'est pas beau. De l'autre côté du bois de pins, il y a une plage plus belle. Venez sur mon porte-bagages, je vous montrerai ».

La chemisette était largement ouverte sur une poitrine d'enfant ronde mais brune où deux boutons de rose venaient d'éclorre. Je crois que c'est cela qui m'a tenté. Je me suis retrouvé en équilibre périlleux sur le vélo, cahotant sur un chemin raide entre les pins, jambes écartées et me tenant bien, par plaisir autant que par nécessité, aux hanches du garçon. Il s'appelle Friedrich, il est étudiant dans je ne sais quelle université des bords du Rhin, il a trois frères, cinq sœurs et un ami. J'ai appris tout cela en traversant le petit bois. Arrivé sur la plage, — une plage adorable d'ailleurs, de fin sable blanc, en pente douce, entourée d'arbres et déserte ! —, j'ai appris aussi que Friedrich a un très joli corps d'adolescent qui sera gras dans dix ans. Dix ans, c'est loin ! Et un slip de bain très pudique. Car, non content de me faire les honneurs de la plage, il a voulu me faire ceux de l'eau et a décidé de se baigner avec moi. Il nageait bien, plus loin que moi parce que je ne voulais pas trop prolonger un premier bain. Quand il m'a vu revenir vers la plage, il m'a rejoint et son bras s'est posé tout naturellement autour de ma taille. Je pensais qu'il voulait jouer un peu à se laisser traîner mais... ses mains se sont introduites dans mon slip et l'ont gentiment descendu sur mes cuisses. Je me demandais encore si c'était une plaisanterie quand, me lâchant, il m'a triomphalement montré à bout de bras son slip de bain... qui donnait l'exemple au mien. Il n'est pas tellement utile de raconter la suite en détails, mais c'est bien la première fois que je fais cela dans la mer, moitié nageant, moitié faisant... si je puis dire... la planche ! Le petit Friedrich est sorti de l'onde tel Vénus, frais et riant de l'aventure, mais je l'avais à peine rejoint sur la plage qu'il a poussé un grand cri : « Et mon ami qui m'attend ! ». Et sans prendre le temps de se sécher, il a enfilé ses vêtements, m'a donné une solide poignée de mains et a sauté sur son vélo. J'étais encore ébahi, nu comme un ver, qu'il avait déjà disparu dans le bois de pins.

Ce n'est pas un grand mérite si, au dîner, j'ai dédaigné la beauté de Géronimo. Je n'ai souri qu'au couple d'Anglais et suis allé me coucher tôt. Mon petit Jean, comme je pense à toi...

*

Jeudi après-midi.

Ah ! dormir ! Je viens de me réveiller juste pour le déjeuner et je me rendors déjà. C'est que la journée d'hier... au fait, elle a été très sage la journée d'hier... jusqu'au soir... Je l'ai passée sur la jolie plage de Friedrich, mais seul, somnolent, me baignant, rôtissant au soleil. Je n'ai même pas ouvert le livre que j'avais emporté. Et, pendant le dîner, j'ai

recommencé à rêver de Geronimo; son pantalon noir de service moule merveilleusement ses formes . . . Donc, je rêvais. J'ai fait un large salut aux Anglais puis j'ai entrepris une promenade avant de me retirer dans ma chambre. Le soleil se couchait à peine. Je me suis dirigé vers le bois de pins, si odorant à cette heure et déjà obscur. Le petit chemin qui y mène passe devant une des belles villas, nue et austère de ce côté-ci, percée seulement d'une porte grillée sur le jardin et d'une porte de garage, mais qui doit étendre vers la mer une merveilleuse terrasse.

Et je me suis arrêté soudain ! La porte du garage était ouverte et sur le seuil se tenait une éblouissante apparition : un garçon appuyé au chambranle, vêtu seulement d'un blue-jeans relevé sur ses mollets et de sa beauté. La lumière rouge du soleil couchant sur ce torse musclé comme un torse de Michel-Ange, sur ces cheveux blond doré, en faisait un ange de feu. Je serais resté indéfiniment à la contempler si je n'avais craint le ridicule. Le garçon — ou l'homme, quel âge pouvait-il avoir, vingt-cinq ans ? — ne pouvait pas ne pas avoir remarqué mon arrêt, mon avance hésitante et ralentie vers lui; il devait aussi en deviner la raison car il m'adressa un ravissant sourire. Ah ! ce sourire, ces dents si blanches fleuries sur le visage brun, ces boucles d'or en fusion ! Et il avait les yeux verts, d'immenses yeux verts, ce n'était pas croyable ! Et les muscles de sa poitrine frémissant au souffle de sa respiration, ces muscles d'athlète . . . Détails plus prosaïques et qui me ramenaient à la réalité : derrière lui une voiture, à ses pieds un pneu et dans sa main une clé à molette; et du cambouis sur le blue-jeans. Mais quoi, les anges ne peuvent-ils pas s'occuper de mécanique ?

Je passai devant lui, si intimidé par sa beauté que je baissai les yeux. Mais à peine étais-je engagé dans le chemin du petit bois que je dus m'arrêter et m'effacer pour laisser passer le troupeau d'éléphants qui en débouchait; je veux parler d'une famille allemande logée à l'hôtel : trois grosses filles, une mère énorme et le père dictatorial et minuscule. Ils osèrent passer devant l'admirable statue sans même la remarquer. Les vandales ! Mais moi, j'avais largement profité de l'occasion pour m'en emplir encore les yeux. Je dus faire un effort pour me remettre en marché, je me retournai encore, et que vis-je ? L'archange se détachait de la porte, lentement, prenait le même chemin que moi, me suivait ! Ah ! comme mon cœur battait, j'avais l'impression qu'il battait dans mon dos, que mes yeux étaient derrière ma tête, que mes pas m'entraînaient en arrière. Quand je sentis que j'allais être rejoint, ce fut plus fort que moi, je m'assis sur le talus au bord du chemin. J'osai lever le regard. L'archange se tenait debout devant moi, il souriait toujours, amusé peut-être, flatté sans doute, complice . . . Le crépuscule et l'ombre des arbres nous enveloppaient d'une lumière étrange, mais un dernier rayon de soleil s'accrochait à l'éclat lisse de sa peau. J'étais assis aux pieds du garçon immobile, il m'attendait; alors je me dressai sur un genou, j'approchai les mains lentement, je détachai la ceinture du blue-jeans et chaque bouton un à un, je découvris le ventre ombré de roux, les hanches si minces, les cuisses tendues, je descendis le blue-jeans jusqu'à terre . . .

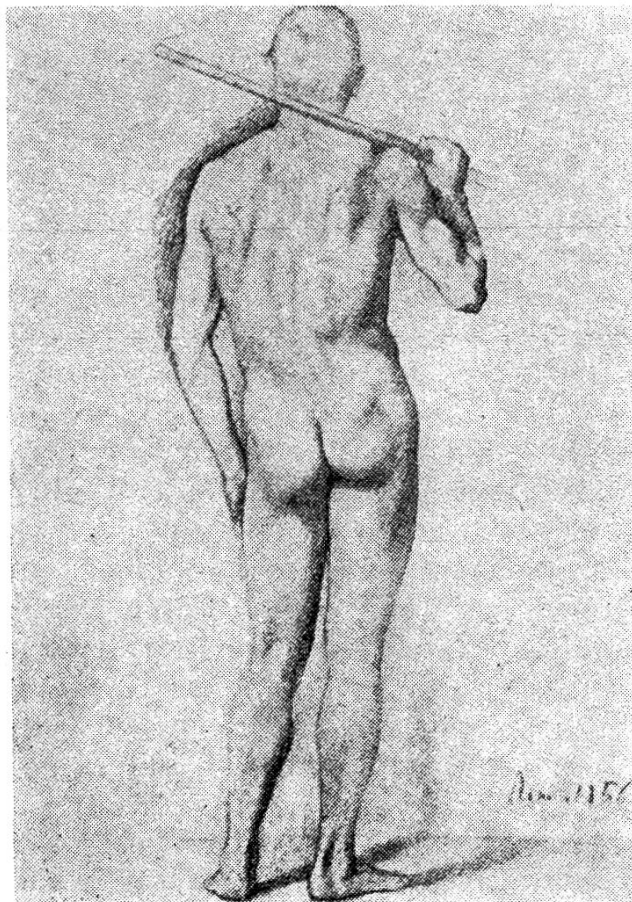
Nous avons passé toute la nuit dans le bois. Nous n'avons pas parlé jusqu'au matin, nous n'avons pas dormi non plus, nous n'en avons pas eu le temps. Quand les étoiles se sont effacées, que le ciel a pâli, j'étais

épuisé sans doute, mais pas lassé de contempler, de toucher, de découvrir les merveilles de ce corps parfait. Tout en était digne d'être immortalisé dans le marbre, — même certain détail qu'il eût été criminel de cacher sous une feuille de vigne —, mais le tempéramment n'était, certes, pas celui du marbre ! Mes exploits avec Jean, les plus fous, n'étaient que jeux de collégiens en comparaison de ceux de cette nuit. J'en ai encore les reins rompus.

Quand il s'est aperçu de l'aube prochaine, le garçon s'est levé d'un bond. «Santa Maria ! Et moi qui dois réparer la voiture pour la conduire à Rome ce matin !» Il avait bien fait de rester silencieux jusque là, le ramage ne s'accordait pas au plumage, la voix était efféminée et vulgaire. Je demandai stupidement : C'est ta voiture ?». «Mais non, tu es bête, c'est la voiture de Monseigneur l'Archevêque. La villa est à lui, et la voiture, et moi aussi. Je suis son chauffeur. Et je dois lui conduire la voiture à Rome aujourd'hui . . . Oh ! tu sais, ajouta-t-il, c'est quand même comme si elle était à moi. Il est gentil, Monseigneur, très gentil même . . .». Il avait renfilé prestement le blue-jeans. «Et puis, sois gentil, si on se rencontre à Rome un jour, ne me parle pas . . . Tu comprends, en général, je ne fais pas cela en dehors d'un certain monde . . .».

Je suis rentré à l'hôtel sur des jambes en flanelle. Je me suis endormi aussitôt et j'ai rêvé de l'archevêque. C'était encore plus épuisant !

A suivre



Dessin:
Degas, 1834—1917